

PUBLICATIONS DU
CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE
DU XVIIIÈ SIÈCLE



Diderot, l'*Encyclopédie*
& autres études

Sillages de
Jacques Proust

Textes réunis par

MARIE LECA-TSIOMIS

avec la collaboration

d'Alain Sandrier

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE DU XVIII^E SIÈCLE

FERNEY-VOLTAIRE

2010

Publié avec le soutien du Centre des sciences de la littérature française
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris X)

© Les auteurs et le Centre international d'étude du XVIII^e siècle 2010

Diffusé par Aux Amateurs de Livres International
62 avenue de Suffren, 75015 Paris, France,
pour le Centre international d'étude du XVIII^e siècle,
B. P. 44, 01212 Ferney-Voltaire cedex, France

ISBN 978-2-84559-063-2

Imprimé en France

Introduction

MARIE LECA-TSIOMIS

En mai 2007, à l'université de Nanterre où Jacques Proust avait présidé son dernier colloque, des chercheurs venus de toute l'Europe et d'au-delà des mers se sont retrouvés pour rendre hommage à l'ami, au maître disparu brutalement deux ans plus tôt, en septembre 2005, et à une œuvre, à un enseignement qui leur ont offert à tous, ponctuellement ou de façon continue, lumières, impulsion, méthode, direction. C'est pourquoi les études qui composent le présent recueil portent sur les grands thèmes d'élection de Jacques Proust : Diderot, l'*Encyclopédie*, en premier lieu, le XVIII^e siècle européen, la Russie notamment, mais aussi les écrivains des XIX^e et XX^e siècles, et, plus récemment découverts, les échanges culturels entre l'Europe et le Japon.

De Jacques Proust lui-même, de sa personnalité d'exception, et de l'attachement profond que nous avons pour lui, chacun parlera à sa façon. Avant de présenter ces textes offerts à sa mémoire, j'évoquerai brièvement le moment de son œuvre qui m'est le plus proche.

Diderot est une découverte du XX^e siècle et cette découverte, nous la devons pour une très large part à Jacques Proust qui a révélé toute l'ampleur de l'écrivain à une époque où l'on se contentait encore souvent de déplorer l'inachèvement de son œuvre ou de moquer la versatilité de sa pensée. Pas une ligne de Diderot n'a échappé à son regard : le romancier, le conteur, le philosophe, le penseur politique, l'encyclopédiste, l'épistolier, le critique d'art. Mais le premier grand moment de cette découverte parut, en 1962, dans la thèse de Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, sur la préparation de laquelle sa correspondance avec Vladimir Lublinsky, retrouvée et publiée ici par Ludmila Wolfzun, conservatrice des archives de la Bibliothèque nationale de Russie, offre un très intéressant éclairage, restituant par éclats l'atmosphère d'une époque, les réflexions, les engagements, les doutes et la détermination du jeune chercheur. Le dessein de Jacques Proust au départ était, on le sait, de donner suite au grand essai pionnier qu'avait été la *Jeunesse de Diderot* de Franco Venturi, et d'écrire une « maturité de Diderot ». Mais, en chemin, Jacques Proust devait rencontrer l'*Encyclopédie*, lieu décisif des expériences et des acquisitions de la maturité du philosophe.

Il serait vain de tenter de recenser les acquis de cette étude magistrale, si

des – ethnocentrisme, encore ? – et il faut savoir gré à Motoichi Terada de mettre admirablement en lumière l’immense apport de ces travaux : *l’Europe au prisme du Japon*, et, avec Marianne, ces traductions « à deux voix » – selon une formule qu’aimait Jacques – l’une de Ferreira l’apostat et l’autre de Caron le négociant. L’Europe au prisme du Japon est ici placée sous le prisme d’une lecture japonaise, et ce n’est pas la moindre mérite de cette étude que de dégager aussi les découvertes que les travaux proustiens permettent de faire aux Japonais eux-mêmes.

Au cœur des réflexions sur ces échanges et en particulier sur l’évangélisation au Japon, la question de la langue est évidemment centrale, et celle de la traduction du nom « Dieu », cruciale entre toutes. Shin-ichi Ichikawa retrace certaines des fluctuations de ces choix essentiels de traduction, de l’appellation, erronée et lourde de conséquences, adoptée par François Xavier lui-même jusqu’à l’étonnant jeu de miroirs induit par sa représentation dans un roman contemporain espagnol.

L’ouvrage qu’on va lire s’ouvre sur les récits de deux très proches témoins de la vie de Jacques Proust. À celui-ci, amoureux du décentrement, il n’aurait pas déplu, je pense, que ce soit par le regard et grâce à la mémoire de ses amis japonais que les images de sa jeunesse et celles de son enseignement nous parviennent. À lire ces récits, si vivants l’un et l’autre, on croit retrouver, par instants, le regard, le rythme de la voix de Jacques Proust. La justesse du ton et la profondeur de l’émotion qui traversent le récit de Hisayasu Nakagawa ne le cèdent en rien à la rigueur et à l’ampleur historiques de son évocation, de sa compréhension pour mieux dire, de ce que fut le parcours intellectuel et politique du jeune Proust. Quant aux souvenirs de Yoichi Sumi, ils sont circonscrits ici de l’année ’69 où, étudiant, il découvre Proust à Montpellier à l’année ’73 où Proust découvre le Japon. À travers le récit du déroulement du séminaire proustien dans sa richesse souvent tumultueuse au sein d’une époque qui ne fuyait pas les débats, Sumi rend compte de la pédagogie d’un maître généreux et parfois déconcertant dans sa recherche obstinée du collectif ; il salue en Jacques Proust, voyageur et passeur à son tour, cette sensibilité de découvreur, ce goût de l’autre, cet esprit toujours « en quête d’un rivage inconnu », à l’image, pourquoi pas, de ceux qui prirent autrefois la mer et abordèrent un jour sur la lointaine île de Dëshima.

Mais, en tout lieu, le premier mot revient de droit au poète et c’est à Frédéric Jacques Temple qu’il appartient de saluer d’abord la mémoire de l’ami disparu.

Marie Leca-Tsiomis

N.B. J’adresse mes remerciements chaleureux pour leur précieux concours à Georges Dulac, Pierre Frantz, Nicole Jacques-Lefèvre, Sergueï Karp, Claude Leroy, André Magnan et Charlotte Simonin.

Un si court chemin

FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

Je suis de ceux qui pensent que deux routes parallèles peuvent quelquefois se rejoindre bien avant l'infini, pour peu qu'une passerelle leur soit permise, disons par le hasard, en tout cas grâce aux circonstances de leur avancée.

Rien ne laissait prévoir que Jacques Proust et moi serions amenés à nous rencontrer. Sa route traversait le Siècle des Lumières; la mienne est un chemin plutôt mal éclairé. Sa démarche, politique ou religieuse, était honnête, sérieuse et lucide; la mienne est toujours incertaine.

Je ne me souviens plus comment, entre ces deux routes, s'est établie la passerelle évoquée ci-dessus, en l'occurrence celle de l'amitié, sentiment qui se nourrit souvent des différences mieux que des affinités. Sa parole, mesurée, recueillie, j'ose dire sans ratures, était celle d'un sage. Il illustrait la rigoureuse adéquation de la forme et du fond. Ma propre voix trébuche, se reprend, va quelquefois trop vite, ou trop lentement.

Toujours est-il que nous nous sommes rencontrés. Mais quand? Depuis toujours, me semblait-il. Je crois que la bonne passerelle fut un jour franchie pour monter à bord du *Scamaroni* qui allait rejoindre la Corse. Là-bas, en Balagne, où nous ramassions autour de l'église polychrome d'Aregno, des asperges et des poireaux sauvages, nous avons établi des rapports qui furent d'abord silencieux; car, en ce qui me concerne, j'étais pour ainsi dire médusé par sa réputation, sa gravité, son érudition. Lui, guettait sans doute dans mon silence des signes qui lui révéleraient à qui il pouvait bien avoir à faire. Bientôt, à notre insu, la passerelle disparut, car nos routes s'étaient rejointes.

Je ne détaillerai pas les raisons que j'ai eues d'apprécier l'amitié de celui que d'aucuns jugeaient d'un abord sévère. Ce qui frappait d'entrée, chez lui, était la courtoisie, un franc-parler d'une étonnante simplicité, qui rivalisaient avec une parfaite maîtrise du langage. De plus, la qualité de son humour, trop fin peut-être pour certains, m'enchantait. Les enfants ne s'y trompaient pas: à un quidam mal informé, j'entendis un jeune garçon lancer: «Tu ne connais pas Jacques Proust? Il est vachement drôle!»

Comment aussi ne pas lui manifester de la gratitude pour s'être penché, de façon spontanée, voire affective, sur des poètes, des peintres, des musiciens

Lettres de Jacques Proust à Vladimir Lublinsky

LUDMILA WOLFZUN

La relation par correspondance de Jacques Proust et de Vladimir Lublinsky date de la fin des années 1950 et a duré dix ans.

Vladimir Sergeevitch Lublinsky (1903-1968) fut le grand spécialiste russe de l'époque des Lumières et du XVIII^e siècle français. Il est connu, avant tout, comme l'auteur de remarquables études sur la vie et l'œuvre de Voltaire et comme le meilleur connaisseur des matériaux voltairiens conservés en Russie. Après une excellente formation à l'université de Saint-Petersbourg (Léningrad), de 1922 à 1949 Lublinsky travailla à la Bibliothèque publique de Léningrad (ancienne Bibliothèque publique impériale, à présent Bibliothèque nationale de Russie). Il commença son activité scientifique comme médiéviste, mais, par la suite, il eut pour thèmes essentiels de recherches l'histoire des premières imprimeries occidentales et Voltaire.

Pendant plusieurs années, Lublinsky occupa le poste de conservateur de la bibliothèque de Voltaire à Saint-Petersbourg et il contribua principalement à l'établissement de son catalogue scientifique. C'est lui qui publia et commenta les ouvrages manuscrits de Voltaire conservés en Russie. Parmi ses plus importants travaux, « Les textes de Voltaire dans les collections soviétiques » (1937), « Les marginales de Voltaire » (1947), *Textes nouveaux de la correspondance de Voltaire* (2 vol., 1956 et 1970), *Voltaire Studien* (1961) et bien d'autres¹. Par ailleurs ses études portèrent sur l'histoire du livre dans sa conception la plus large.

Grand érudit dans le domaine de XVIII^e siècle français et excellent connaisseur du livre, Lublinsky s'intéressa beaucoup à la destinée de la bibliothèque de Diderot en Russie. Cette bibliothèque, achetée par Catherine II, se trouvait dans des bibliothèques privés impériales à l'Ermitage, mais n'ayant pas été constituée en une collection particulière, elle fut dispersée. Plus tard, avec d'autres livres de l'Ermitage, elle fut intégrée à la Bibliothèque publique impériale. Lublinsky s'est tout particulièrement occupé de retrouver les livres de Diderot. En 1957, alors qu'il n'était pas encore officiellement collaborateur de la

1. Voir la liste des publications de Vladimir Lublinsky dans *Les Sciences auxiliaires de l'histoire* (en russe : *Vspomogatelnye Istoricheskie Discipliny*), Leningrad, 1969, t. II, p. 304-308.

Publication en français : V. Lublinsky, *La Guerre des Farines. Contribution à l'histoire de la lutte des classes en France à la veille de la Révolution*, Grenoble, 1979 (publication posthume).

Jeunesse de Jacques Proust

HISAYASU NAKAGAWA

Avant de commencer cet exposé en l'honneur de feu le professeur Jacques Proust, je voudrais donner deux petites précisions. Je suis sans aucun doute le premier Japonais à avoir rencontré Jacques Proust. C'était à la fin de 1958 ou au début de 1959, dans une petite salle de travail de la Sorbonne, alors que Jacques Proust avait été invité par notre professeur Jean Fabre. Le jeune Proust venait de terminer sa thèse de doctorat d'État, *Diderot et l'Encyclopédie*, et venait en parler devant nous.

Au cours de cette unique séance, il passa ainsi en revue trois articles, qu'il critiqua avec une rigueur parfaite. Or, l'un de ces articles avait été écrit par mon directeur de recherches à l'université de Kyôto, Takeo Kuwabara¹ et deux jeunes collègues de ce dernier. Les blâmes les plus sévères du jeune Proust allèrent à la liste des collaborateurs de l'*Encyclopédie* établie par Kuwabara². J'avais participé avec deux autres étudiants à la traduction française de cet article et me sentis comme personnellement attaqué. Littéralement mort de honte, il me fut absolument impossible d'aller me présenter devant Proust à la fin du cours.

En 1961, je commençai à travailler, à partir du mois d'avril (à savoir la rentrée universitaire au Japon). Je fus tout de suite après invité à Tôkyô par un groupe de dix-huitiémistes japonais à évoquer l'état présent des recherches diderotiennes en France. C'est là que je prononçai pour la première fois le nom de Jacques Proust au Japon et que je citai sa thèse qui allait paraître sous peu. De là date sans doute l'engouement de bien des jeunes Japonais qui iraient plus tard étudier à la faculté des lettres de l'université Paul-Valéry à Montpellier sous la direction de Jacques Proust qui avait commencé à y travailler en 1961, d'abord comme chargé d'enseignement puis comme professeur de littérature française.

Ma véritable rencontre avec lui eut finalement lieu en 1973 quand je l'invitai à donner une série de séminaires et une conférence publique sur des écrivains

1. « Les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. – les conditions de leur organisation », *Zinbun* 1, Research Institute for Humanistic Studies, Kyoto University, 1957, p. 1-22.

2. Cette critique se trouve dans l'annexe 1 de son livre *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1962, p. 513.

Jacques Proust pédagogue

YOICHI SUMI

Le temps a décimé les générations qui pouvaient le mieux comprendre ce que c'était la pédagogie de Jacques Proust. Chaque année qui passe vous enlève beaucoup plus de témoins qu'elle ne vous en amène, surtout à une époque comme celle-ci, où Aujourd'hui tranche si fortement sur Hier, où ceux qui s'en vont pensent fuir devant une nouvelle race. Quelle audience pourrais-je encore espérer quand je veux faire revivre un passé intensément vécu avec un homme comme Jacques Proust ?

C'était un excellent pédagogue, Jacques Proust, personne ne le contesterait, mais comment l'éducation humaine était-elle conçue, de quelle manière la culture des jeunes était-elle imaginée chez lui ? Selon ma propre expérience, quelques mots pourraient caractériser la méthode d'enseignement qu'il pratiquait à Montpellier : une direction, mais surtout un déplacement, un transport, voire un décentrement. Tout éduqué, en quelque sorte, est une personne déplacée, décentrée qui, sous la conduite d'autrui, a dû quitter un « lieu » pour en gagner un autre.

Mon premier contact avec Jacques Proust date d'il y a juste quarante ans, en 1967. J'étais à Tokyo. Reçu boursier du gouvernement français, et voulant marcher sur les traces de mon ami Shin-ichi Ichikawa qui était à Montpellier depuis 1966, j'écrivis une longue lettre à l'auteur de *Diderot et l'Encyclopédie*, qui était déjà mon livre de chevet. Proust me répondit. Sa lettre, datée du 6 juin 1967, me frappa d'abord par sa longueur démesurée et par sa grande richesse. Elle comportait cinquante-trois lignes sans compter la signature. Ce volume épistolaire, d'abord, dépassait mon attente. Et en plus, Proust y racontait sa vie, son œuvre, cela à l'adresse d'un jeune Asiatique qu'il ne connaissait pas encore, avec une franchise qui me bouleversait profondément. Se profilent déjà là, me semble-t-il, deux qualités essentielles qui formeront le grand Proust des années quatre-vingt ou quatre-vingt dix : sa probité impeccable comme enseignant et le vif intérêt qu'il portait déjà aux étrangers, en particulier aux Asiatiques. C'est ainsi que commença notre rapport maître-élève, transformé vite, après mes études, en un rapport d'amitié, unique en son genre dans ma vie.

J'ai passé quatre ans à Montpellier, de 1967 à 1971. Pour la cinquième année, je n'avais plus de bourse. Paris me séduisait à la fois pour la Bibliothèque na-

Fonction, rôle, voix : la philosophie du conteur

GEORGES BENREKASSA

Tout au long de ses travaux, Jacques Proust a voulu à la fois approfondir les ressources et dépasser toutes les facilités qu'offre la dualité écrivain/philosophe dont sont amenés à jouer nécessairement tous les commentateurs de Diderot. Il nous a montré comment il fallait ne pas céder aux glissements auxquels semblent inviter la concurrence et la connivence du métaphorique et du conceptuel; à nous confronter, plus précisément encore, à l'échec toujours proche des tentatives pour mettre complètement en série par analogies ou équivalences supposées une quantité de systèmes métaphoriques; et enfin à nous défier de la tentation de voir sa vraie « pensée » dans une espèce de réalisation esthétique possible de problèmes philosophiques

Plus particulièrement, ici, ce sont les mises au point de Jacques Proust dans son édition des *Quatre contes* sur ce qu'est le dialogue dans la pratique d'écrivain et la progression de la pensée, qui sont en cause. À propos de *Ceci n'est pas un conte* et de *Mme de La Carlière*, et de la fonction de la forme dialoguée dans ces contes, il nous invitait à prendre en compte l'impossibilité de faire comme s'il s'agissait d'une forme homogène, qu'elle se rapproche du dialogue dramatique, qu'il s'agisse de ce qu'il nomme « dialogue épistolaire », ou qu'on ait à élucider, encore et surtout, ce qui est chez Diderot dialogue heuristique – bien différent de la pratique socratique. Il nous indiquait là l'occasion d'aborder les contes, et plus généralement la forme narrative par le biais de ce qui est reconnu comme son genre littéraire philosophique majeur.

C'est sur ce terrain précis qu'on veut encore interroger la collaboration du philosophe et de l'« orateur », selon la terminologie de Diderot. On reprendra donc dans cet esprit non pas seulement les deux contes dialogués, mais l'ensemble indissociable qu'ils forment avec le *Supplément au voyage de Bougainville* pour des raisons qu'on doit encore approfondir, au-delà et à partir des analyses de Dieckmann. S'il ne s'agissait que de ce qu'on a appelé les idées morales de Diderot, nous lui adjoindrions nécessairement la lettre solennelle à Angélique du 13 septembre 1772, contemporaine d'une révision du *Supplément*. Comme on veut ici, si possible dans le même mouvement lire Diderot, penser avec Diderot, interpréter Diderot, c'est plus étroitement dans la continuité des remarques salutaires de Proust que nous voulons procéder à travers l'analyse différenciée de

Diderot historien juge de lui-même dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*

MURIEL BROT

L'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* est à n'en pas douter une apologie de Sénèque et un plaidoyer *pro domo*. Diderot entend défendre un grand homme calomnié, pensant certainement en lui-même que la réhabilitation du précepteur de Néron justifiera un jour son propre rôle de conseiller auprès de Catherine II¹. Cette lecture tout à fait fondée de l'*Essai* n'est du reste pas la seule possible. Elle fait d'ailleurs trop peu de place aux critiques que Diderot porte sur Sénèque et sur son propre travail d'historien. Or ces critiques sont les pièces d'un discours sur l'écriture de l'histoire auquel on n'a pas encore accordé toute l'attention qu'il mérite parce qu'on s'intéresse rarement au travail de Diderot sur l'histoire. Il a pourtant traduit l'*Histoire de Grèce* de Temple Stanyan, récrit l'*Historia critica philosophiæ* de Jacob Brucker pour l'*Encyclopédie*, et sa *Lettre sur le commerce de la librairie* contient une histoire de l'édition². Il a également collaboré à l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal et écrit cet *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* qui est un texte d'histoire et un texte sur l'histoire : histoire de Sénèque et histoire de l'histoire de Sénèque.

L'*Essai* est en effet une sorte de biographie de Sénèque dans le genre de la *Vie de Sénèque* publiée en 1776 par l'abbé de Ponçol. Sa composition en deux livres (le premier consacré à la vie du philosophe, le second à son œuvre) reprend d'ailleurs la structure bipartite des articles bio-bibliographiques des dictionnaires historiques, tels le Moréri et le Bayle. Et si l'*Essai* ne se plie pas aux principes génériques du texte historique, soit que l'auteur y manque à la neutralité prescrite depuis le XVII^e siècle, soit qu'il insère dans le récit historique des digressions philosophiques et politiques qui interrompent la chronologie

1. C'est ainsi qu'on le lit généralement : voir à titre d'exemples William Thomas Conroy, *Diderot's Essai sur Sénèque*, SVEC 131, 1975, p. 81-110 ; Paolo Casini, « Diderot apologiste de Sénèque », *Dix-huitième siècle* 11, 1979, p. 235-248 ; et la préface de Jean Ehrard dans Denis Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, éd. Jean Deprun, Jean Ehrard, Annette Lorenceau et Raymond Trousson, *Œuvres complètes de Diderot*, sous la dir. d'Herbert Dieckmann, Jacques Proust et Jean Varloot, t. XXV (désormais abrégé en *Essai*, DPV), Paris, Hermann, 1986, p. 11.

2. Voir Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 233-254 ; et Diderot, *Lettre sur le commerce de la librairie*, éd. Jacques Proust, DPV, 1976, t. VIII, p. 466-567.

Quelques remarques sur les contributions à l'*Histoire des deux Indes* à partir des *Fragments imprimés* du fonds Vandeuil¹

GIANLUIGI GOGGI

Le sujet de cette communication nous a été, pour ainsi dire, imposé par des circonstances particulières. Tout d'abord, l'édition moderne de l'*Histoire des deux Indes* (*HDI*), qui est en cours de publication auprès du Centre international d'étude du XVIII^e siècle de Ferney-Voltaire, et le travail de préparation du tome XXVI de DPV qui va rassembler les contributions de Diderot à l'*HDI*, nous ont suggéré de rouvrir un dossier sur certains documents du fonds Vandeuil, sur lesquels nous avons déjà travaillé il y a quelques années.

Deuxièmement, le thème de notre colloque, consacré à la mémoire de Jacques Proust et surtout aux travaux qu'il a promus et favorisés, nous a rappelé des rencontres avec lui, au cours desquelles la discussion a concerné justement les manuscrits des contributions à l'*HDI* et le problème du choix d'un critère d'édition.

1. *Considérations générales*

Or c'est justement sur un document du fonds Vandeuil, fondamental en ce qui concerne les contributions à l'*HDI*, que nous voudrions porter notre attention : ce sont les deux tomes des n.a.fr. 24940, qui rassemblent des fragments ou des feuillets imprimés tirés d'une édition composite in-12 de l'*HDI*². Sur

1. Sigles et abréviations : *FI* = *Fragments imprimés*, n.a.fr. 24940 (I et II) ; *FP* = *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe* ; *HDI* = *Histoire des deux Indes*, en général ; H70 = *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Amsterdam, 1770, 6 vol. in-8° ; H74 = *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, La Haye, chez Gosse, Fils, 7 vol. in-8° ; H80 = *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, chez J.-L. Pellet, 1780, 4 vol. in-4° + Atlas ; H = *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, chez J.-L. Pellet, 1780-1784, 10 vol. in-12 ; *INV* = *Inventaire du fonds Vandeuil et inédits de Diderot publiés par Herbert Dieckmann*, Genève, Lille, Droz, Giard, 1951 ; *PD* = *Pensées détachées sur divers sujets extraites des manuscrits remis à l'abbé Raynal*, n.a.fr. 24939, f. 93-311.

2. Pour l'édition de l'exemplaire d'où ont été tirés les *FI*, voir G. Goggi, avec la collaboration

La pratique concrète des encyclopédistes. Quelques perspectives sur l'étude des encyclopédies des Lumières

ALAIN CERNUSCHI

Le titre de cette contribution joue sur une formule qui peut sembler proche du pléonasme: qui dit *pratique* suppose inscription dans le *concret*. Or, la formule apparaît à deux reprises sous la plume de Jacques Proust dans ses «Questions sur l'*Encyclopédie*»¹. Connaissant la rigueur et la précision de sa plume, on peut être sûr d'un effet de style porteur d'une intention. Certes, il y a là d'abord, sans doute, une distinction marquée par rapport à la notion althussérienne de «pratique théorique», également présente dans l'article de 1972 (p. 48). Mais j'y lis surtout le souci de souligner une exigence cardinale pour l'étude de l'*Encyclopédie*: la nécessité de reconstituer et de prendre en compte le travail effectif de fabrication qui a sous-tendu l'œuvre collective dirigée par Diderot et D'Alembert. C'est d'ailleurs J. Proust, dans son premier maître-ouvrage, *Diderot et l'Encyclopédie*, qui a lancé l'idée – souvent reprise depuis – de «manufacture» de l'*Encyclopédie*. À travers elle, il a mis en évidence le fait que l'aventure qui porte l'*Encyclopédie*, cette «fabrique du texte», est déterminante pour comprendre la forme et le sens de l'œuvre.

En introduisant l'expression «fabrique du texte», je fais allusion à un troisième écrit de J. Proust, l'Avant-propos de son recueil d'études intitulé *L'Objet et le texte*. Il y avance le concept, à mon sens central, de «*facture*» d'une œuvre². Dans ces pages programmatiques, il définit, à propos des grandes œuvres littéraires du XVIII^e siècle, une poétique qui ne fait pas «abstraction des conditions dans lesquelles le texte a été produit» (p. 12), qui met donc l'accent sur l'inscription historique du travail de l'écriture artistique, cette «production individuelle artisanale» comme il l'appelle quelques lignes plus bas.

Dans le même esprit, lorsqu'il avait insisté sur la prise en considération de la pratique concrète des encyclopédistes, J. Proust définissait clairement une orientation majeure pour l'étude de l'*Encyclopédie* au moment où il demandait

1. Article paru dans la *RHLF* 72, 1972, p. 36-52; la formule se trouve aux p. 49 et 51.

2. Jacques Proust, *L'Objet et le texte. Pour une poétique de la prose française du 18^e siècle*, Genève, Droz, 1980, p. 11.

Regarder les planches de l'*Encyclopédie* avec Jacques Proust

MADELEINE PINAULT SØRENSEN

Jacques Proust a consacré deux textes essentiels aux planches de l'*Encyclopédie*; le premier intitulé «L'image du peuple au travail dans les planches de l'*Encyclopédie*», est présenté en 1972 au colloque *Images du peuple au dix-huitième siècle* du Centre aixois du XVIII^e siècle dirigé par Henri Coulet¹, le deuxième, *Les Marges d'une utopie, Pour une lecture critique des planches de l'Encyclopédie*². Dans ces deux textes, Jacques Proust présente les planches en cherchant à voir dans chacune ce qui y est présent sans qu'on le voie au premier abord. Pour lui, je le cite, «les planches de l'*Encyclopédie* n'ont nullement la transparence qu'on leur a abusivement prêtée, et la réalité qu'elles représentent n'est pas aussi simple, aussi unie qu'elle le paraît». Jacques Proust souligne aussi que les planches induisent le lecteur de l'*Encyclopédie* à une «lecture seconde». Pour bien comprendre ces images, je cite une nouvelle fois Jacques Proust, il ne faut «pas rester dehors, mais à la lettre, y entrer»³.

Les marques de Dieu et du roi, qui font l'objet de cette étude, n'auraient pas laissé Jacques Proust indifférent et répondent à ce qu'il m'avait dit, la dernière fois que je l'ai vu, à savoir qu'il fallait «reprendre», ce sont ses propres termes, l'*Encyclopédie* autrement que ne l'avaient fait lui et d'autres.

Effectivement, il faut entrer dans les planches de l'*Encyclopédie* pour bien les comprendre. Le fait que Diderot passe aux yeux de certains pour un homme sans religion, si ce n'est un athée et l'*Encyclopédie* pour «une machine de guerre» contre les pouvoirs de l'Église et du roi doit être démenti en regard du nombre d'allusions directes à Dieu et au roi tout au long des planches de l'*Encyclopédie*, allusions parfaitement volontaires dans la mesure où rien n'oblige Diderot à les accepter. Il est difficile de connaître les raisons de cette situation. Rappelons que Diderot est le directeur des volumes de planches comme il le confirme dans une lettre adressée à Le Breton le 31 août 1771 lors du procès intenté par Pierre Joseph Luneau de Boisjermain (1732-1801): «Quant à la partie

1. Paris, Armand Colin, 1973, p. 65-85.

2. Cognac, Le Temps qu'il fait, 1985.

3. Ces citations viennent des *Marges d'une utopie*.

L'article « Unitaires » de l'*Encyclopédie*

ANN THOMSON

Il sera question ici d'un curieux article de l'*Encyclopédie*, l'un des deux seuls articles signés par Naigeon. C'est un texte plus important qu'on ne le croit généralement, auquel Jacques Proust (sauf erreur de ma part) n'a fait référence qu'en passant, bien que le sujet fût de nature à l'intéresser. D'ailleurs peu de chercheurs se sont penchés sur l'article « Unitaires » : Jeroom Verduyven l'a étudié il y a longtemps par rapport au socinianisme polonais¹, et plus récemment Alain Sandrier a analysé la technique d'argumentation utilisée par Naigeon, qui y souligne la pente qui mène du protestantisme à l'athéisme, en passant par le déisme. Pourquoi estimer que c'est un curieux article ? Parce qu'on y trouve un exposé plus ou moins historiquement fondé des croyances des unitaires ou sociniens, avec des citations et des renvois aux textes sociniens polonais et hollandais, suivi d'une présentation des thèses matérialistes et athées, elles aussi décrites comme doctrines des unitaires. La conclusion de l'article est que l'athéisme est l'aboutissement logique de la contestation du catholicisme. Naigeon adopte ainsi, comme l'a déjà montré Alain Sandrier, les arguments des apologistes catholiques pour les transformer en stratégie de la propagande athée². On peut ajouter qu'il s'agit également d'une variation de la critique du socinianisme déjà faite par Bayle, qui avait affirmé que le refus de croire tout ce qui semble opposé aux « lumières philosophiques » ou de se soumettre aux mystères mène « au pyrrhonisme, au déisme, à l'athéisme »³. Il me semble cependant que le socinianisme n'est pas utilisé ici comme simple prétexte et que l'article de Naigeon pose un certain nombre de problèmes intéressants. La présente étude tentera d'explicitier ces problèmes, sans toutefois prétendre résoudre toutes les questions posées.

Commençons par expliquer qui sont les unitaires : cette appellation commence à être utilisée en Angleterre vers la fin du XVII^e siècle pour désigner les sociniens, nom dérivé de ses fondateurs, Lelio et Fausto Sozzini, en Italie

1. Jeroom Verduyven « Socinianisme polonais et matérialisme français. Affinités et diversités dans l'œuvre d'Holbach », *La Littérature des Lumières en France et en Pologne. Esthétique. Terminologie. Échanges*, Warszawa-Wrocław, 1976, p. 85-99.

2. Alain Sandrier, *Le Style philosophique du baron d'Holbach*, Paris, Champion, 2004, p. 226-233.

3. *Dictionnaire historique et critique*, nouvelle édition (16 vol., Paris, 1820-1824), art. « Socin (Faust) », t. XIII, p. 348.

La Russie d'une encyclopédie à l'autre 1751-1788

GEORGES DULAC

Le titre de la présente étude est ambigu et désigne en fait deux questions très différentes, mais cependant liées. La Russie, tout d'abord, comme objet de connaissance, dont traitent les encyclopédies de langue française, depuis la première, celle de Paris (1751-1765), jusqu'aux « dictionnaires » ou « traités » de l'*Encyclopédie méthodique* (*Géographie moderne*¹, et d'autre part *Économie politique et diplomatique*, incluant la « géographie politique² ») : un objet qui ne cesse d'offrir matière à débats, critiques et rectifications ; en second lieu, la part qu'a prise la Russie dans les productions et les projets encyclopédiques qui se sont multipliés à partir de la fin des années 1760³. À cet égard, il s'agira le plus souvent de projets inaboutis, comme celui de Diderot de refaire l'*Encyclopédie* pour Catherine II et pour la Russie, mais de tels échecs peuvent être tout aussi instructifs que les réalisations effectives. Ainsi grossièrement circonscrit, le sujet est très vaste et même en renonçant d'emblée à toute étude systématique des sources, de plus en plus enchevêtrées à mesure que le siècle avance, je devrai me contenter de présenter une simple esquisse : il conviendrait notamment de poursuivre certaines recherches concernant les ensembles considérables de textes apportés par l'*Encyclopédie* d'Yverdon⁴ et la *Méthodique*.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais rappeler certaines circonstances, politiques ou culturelles, dont l'influence a été très marquée sur la plupart des faits que j'évoquerai :

– en premier lieu, l'existence d'une véritable guerre froide entre la France

1. Nicolas Masson de Morvilliers et François Robert, *Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, Paris, Panckoucke ; Liège, Plomteux, 3 vol. in-4°, 1782-1788.

2. Jean Nicolas Démeunier (et Guillaume Grivel), *Économie politique et diplomatique*, Paris, Panckoucke ; Liège, Plomteux, 4 vol. in-4°, 1784-1788.

3. Nous n'envisagerons pas ici les recueils de traductions d'articles de l'*Encyclopédie* publiés en Russie : voir Joseph H. Denny et Paul M. Mitchell, « Russian translations of the *Encyclopédie* », *Notable encyclopedias of the late eighteenth century: eleven successors of the Encyclopédie*, éd. Frank A. Kafker, SVEC 315, 1994, p. 335-386 : notons que ces articles ne traitent en aucun cas de la Russie.

4. *Encyclopédie ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, mis en ordre par M. de Felice [Fortunato Bartholomeo De Felice], Yverdon, 1770-1780, 58 vol. in-4° (t. I-XLII, 1770-1775 ; *Supplément*, t. I-VI, 1775-1776 ; *Planches*, t. I-X, 1775-1780).

L'œuvre d'Antoine-Léonard Thomas en Russie

PIOTR ZABOROV

Il y a environ douze ans, j'ai reçu, de manière inattendue, une lettre signée par le professeur Shin-ichi Ichikawa de l'Université Waseda à Tokyo. Il m'invitait à participer aux *Mélanges* Jacques Proust, dédiés à ce savant à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Bien sûr, j'ai accepté avec plaisir cette invitation flatteuse, et je lui ai proposé en retour une contribution consacrée à Antoine-Léonard Thomas et son poème *Le Czar Pierre I^{er}*¹.

L'image de la Russie dans l'œuvre des écrivains français du XVIII^e siècle m'intéressait depuis longtemps, mais le sujet proposé à mon collègue japonais était choisi un peu au hasard. Et quel ne fut pas mon étonnement, quand quelques semaines après la parution du recueil, me parvint une lettre de Jacques Proust, datée du 22 avril 1996. J'y ai appris que le sujet que j'avais retenu, présentait pour lui un intérêt tout particulier :

Votre pertinente étude sur Thomas, – écrivait Proust, – m'a d'autant plus touché que c'était un auteur chéri de mon arrière-grand-père paternel, un paysan autodidacte du Poitou, mi-tisserand mi-laboureur, qui avait vingt ans au moment de la révolution de 1848. Il resta toute sa vie attaché aux Lumières (Helvétius, Montesquieu, Rousseau, Thomas, Volney...), autant qu'aux principes du protestantisme libéral et aux idéaux de la République, dans un milieu majoritairement catholique-bonapartiste, hostile aux Lumières et à la Révolution. Mon père fut quelque temps dépositaire de sa bibliothèque, dispersée à la suite d'un partage familial dans les années cinquante, et j'ai toujours regret d'une édition ancienne de Thomas, en plusieurs volumes, dont le destin actuel m'est inconnu².

C'est pourquoi j'ai trouvé logique et convenable de pousser plus loin mes recherches antérieures, en me concentrant sur le destin de l'œuvre de Thomas en Russie.

Antoine-Léonard Thomas est tout d'abord entré dans l'histoire de la littérature française et européenne, comme l'auteur des célèbres « éloges » : *Éloge de Maurice, comte de Saxe* (1759), *Éloge de Henri-François d'Aguesseau, chancelier de France* (1760), *Éloge de René Duguay-Trouin, lieutenant-général des armées navales*

1. Voir *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent. Mélanges offerts à Jacques Proust*, Tokyo, 1996, p. 513-532.

2. Ms. Collection privée.

Le *Dictionnaire oeconomique* de Noël Chomel : un pot-pourri aigre-doux

BÉATRICE FINK

Lors d'un échange de correspondance en 2005, voici ce que m'écrivait Jacques Proust : « Chomel [...] regorge de bonnes recettes, généralement reprises par Chalmot, et d'ailleurs la sélection de textes de l'encyclopédie japonaise que j'ai utilisée pour mon travail de collationnement contient une très grande quantité de [ses] recettes de pâtisserie. »¹ L'encyclopédie à laquelle se réfère Proust a comme titre *Kôsei shinpen*, dit « Ouvrage pour servir au bien public », dont la première édition – à Tokyo et en japonais – date de 1937. Or, la première édition du *Dictionnaire oeconomique*, l'ouvrage de Chomel dont il est question, remonte à 1709, et la dernière du *Kôsei Shinpen* aux années 1978-1979². D'après Proust, les Japonais tendent encore à appeler cet ouvrage *shomêru* soit « le Chomel ». Les errances du dictionnaire de Chomel, tant géographiques et chronologiques que textuelles s'étendent ainsi sur près de trois siècles. Seule constante – et encore – dans ce parcours, sans parler des divers intitulés et ampleurs d'éditions (elles s'élargissent en accordéon de un à seize volumes et passent d'un seul écrivain à un collectif), c'est le nom de l'auteur, critère peu fiable s'il en est. Plutôt que d'un auteur, il s'agit à vrai dire d'un patriarche placé en tête d'un arbre généalogique marqué d'alliances et de descendance reconnues ou non et au cours duquel un dictionnaire se métamorphose en encyclopédie. Je me pencherai d'abord sur certaines étapes de cette métamorphose, voire cette mutation, m'appuyant sur les travaux de Proust dans ce domaine ainsi que sur le bel article de Marie Leca-Tsiomis³. Je passerai ensuite au contenu du

1. Courriel daté du 17 septembre 2005. Il serait intéressant de se demander pourquoi les recettes de pâtisserie ont été ainsi sélectionnées étant donné que la cuisine japonaise traditionnelle est dépourvue de ce genre de recette. Curiosité intellectuelle ? Acculturation ? Exploration gustative ?

2. Dorénavant dit *DOE*. L'édition de 1709, très limitée au départ, est devenue rarissime. C'est à Chalmot que l'on doit l'ample édition néerlandaise dont se sont servis les traducteurs japonais dits « hollandistes ».

3. Marie Leca-Tsiomis, « La rhétorique de la recette : remarques sur le *Dictionnaire oeconomique* de Chomel (1709) et l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* 25, 1998, p. 115-134 ; Jacques Proust, « L'encyclopédie au Japon au 18^e siècle », *Tous les savoirs du monde*, éd. Roland Shaer, Paris, Flammarion, 1996, p. 411-415 ; « Les avatars d'un titre : du *Dictionnaire oeconomique* de Noël Chomel (1709) au *Kohsei Shin Pen* d'Ôtsuki Gentaku (1811-1840) », *Titel-Text Context : Randbezirke des*

Histoire et société dans la littérature romantique

GABRIELLE CHAMARAT

Jacques Proust a consacré deux articles à la littérature du XIX^e siècle : l'un comparant Lesage et Balzac, l'autre, dont je vais parler, est un important article sur *L'Éducation sentimentale*¹. J'abrèterai ce jugement, après l'avoir expérimenté moi-même, derrière la présentation qu'en fait la grande flaubertienne Claudine Gothot-Mersch². Dans la bibliographie qu'elle donne à la suite de son édition en GF de 1985, elle détache « un article fondamental ». Certes, l'article de Jacques Proust est de 1967 et a été suivi de bien d'autres études dont certaines prestigieuses. J'en parlerai après avoir présenté l'article de Jacques Proust et exposé son argumentation.

Jacques Proust part du problème essentiel de la composition générale du livre qui donna tant de mal à Flaubert, comme on le sait par sa correspondance. L'auteur de *L'Éducation* pose ce problème en termes de fusion des fonds historiques et de l'intrigue.

La question est au fond pour lui de dépasser le procédé de Walter Scott qui donne aux personnages anonymes et à leurs aventures privées, le premier rôle, étant entendu que l'Histoire agit sur eux, mais indirectement³. Le procédé est lié à l'organisation du personnel romanesque. Les personnages principaux sont en effet indifférents à l'Histoire, mais non les personnages secondaires : les amis de Frédéric, Dambreuse et ses relations, Arnoux. Or, entre chacune des deux séries, il n'y a pas d'interférence causale.

Philosophiquement, cela s'explique par la conviction flaubertienne que le hasard n'est qu'une forme de déterminisme et Jacques Proust reconnaît là l'influence directe de la philosophie des Lumières sur Flaubert, telle qu'elle est énoncée en particulier chez Diderot. Disons par exemple que la rencontre entre Frédéric et Mme Arnoux relève selon lui de la même absence repérable de causalité, du même hasard que le déclenchement de la révolution en février

1. Jacques Proust, « Structure et sens de *L'Éducation sentimentale* », *Revue des sciences humaines* 125, janvier-mars 1967, p. 67-100.

2. *L'Éducation sentimentale*, Paris, GF Flammarion, 1985.

3. Il existe de nombreux articles sur Walter Scott dont l'œuvre est traduite en France sous la Restauration. Un des plus connus est celui de Hugo dans *La Muse française*, à propos de la publication de *Quentin Durward*, en 1822.

Lire Colette avec Jacques Proust

JEAN-CLAUDE BONNET

Par leurs interventions si personnelles pour honorer la mémoire de Jaques Proust, nos collègues et amis japonais nous ont rappelé, s'il en était besoin, que ce colloque revêt le caractère particulier d'un hommage. Bien loin des petites-ses ordinaires d'un monde savant marqué trop souvent par l'oubli et l'indifférence, ils ont su exprimer naturellement leur dette avec autant d'affection que d'intelligence et sont ainsi pour nous de tout premiers témoins: ils ont même eu la pensée délicate de rassembler quelques archives audiovisuelles qui composent un petit mémorial. Nous avons trop tendance à croire que nos propres rites de mémoire font partie de l'exception française, alors qu'en vérité les formes de la gratitude sont universelles. Elles occupent une grande place dans la culture japonaise comme le montrent de nombreux films d'Ozu (où beaucoup de révérence est marquée pour tel personnage de «professeur») ou le dernier chef d'œuvre de Kurosawa, *Madadayo*, qui relate le départ à la retraite d'un «Maître» fêté par ses anciens élèves avec toute la cérémonie des adieux que cela requiert: les nombreux discours, le banquet y sont parfaitement appropriés et dans l'ordre des choses, tout comme l'inauguration au champagne du buste en terre cuite offert par Diderot à ses chers Langrois.

Sachant mon intérêt pour l'œuvre de Colette, Marie Leca a attiré mon attention, et je l'en remercie, sur un article de Jacques Proust¹ consacré à ce grand écrivain du XX^e siècle qui comptait apparemment beaucoup pour lui. Dans cette admiration que nous avons partagée sans que je l'ai su, je vois un thème de réflexion tout à fait diderotien: c'est sur de telles connivences que se fonde, en effet, la sympathie et que les «êtres circulent les uns dans les autres». Dans *L'Éloge de Richardson*, Diderot observe: «J'ai remarqué que dans une société où la lecture de Richardson se faisait en commun ou séparément, la conversation en devenait plus intéressante et plus vive». Beaucoup plus qu'un petit divertissement de société, cette «lecture en commun» représente pour Diderot la culture elle-même car la littérature permet cette chaîne sans fin de l'enthousiasme, tout au long des temps, qui est la forme laïque du religieux et de la

1. «Colette, ou la naissance du poème», *Mélanges de littérature française offerts à monsieur René Pintard*, éd. Noémi Hepp, Robert Mauzi et Claude Pichois, Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, 1975, p. 741-751.

Deus n'est pas un *kami* ou essai sur Xavier
avant son arrivée au Japon et sur *Deus*
traduit en japonais par *Dainichi*

SHIN-ICHI ICHIKAWA

L'année 2002¹ correspondant au 450^e anniversaire de l'arrivée en Asie de François Xavier (1506-1552), le Gobierno de Navarra eut l'idée de publier un livre luxueux intitulé *Itinerario universal de Francisco de Javier*². Dans le premier tome de cette édition commémorative, les traces de l'apôtre des Indes sont suivies en Navarre, à Paris, en Italie, au Portugal et en Afrique, le second tome est consacré au séjour de François Xavier en Inde, à Sri Lanka, en Malaisie, en Indochine, au Japon, à Singapour et en Chine. Si j'ai lu ces deux volumes, c'est que mon attention s'est toujours accompagnée d'un doute, à savoir comment Xavier parvint-il à évangéliser les infidèles asiatiques et à leur prêcher la foi catholique, étant donnée son ignorance complète de leurs langues locales ?

Au fur et à mesure que j'avais dans la lecture du premier tome, je constatais que, pendant que Xavier était élève au collège Sainte-Barbe à Paris, il ne parlait jamais la langue française ou plutôt qu'il n'avait pas à utiliser cette langue, puisque dans tous les collèges d'alors en Europe, le latin restait la langue savante commune du monde académique³. Il va sans dire qu'à la suite de Paris, Xavier visita l'Italie et le Portugal, où il n'avait aucune difficulté à communiquer avec les habitants, parce que, dans ces pays méditerranéens, qui avaient tous le latin comme langue d'origine, on peut imaginer aisément que Xavier avait l'habitude de prêcher en public en latin et qu'il pouvait se faire comprendre des gens de la rue grâce à l'une des langues européennes de son choix.

Mais, contrairement à ce qui se passait en Europe, quelle possibilité avait-il de prêcher le christianisme dans les pays asiatiques, tels que l'Inde, la Chine et le Japon, dont les langues n'ont presque aucun lien avec les langues européen-

1. Note des éditeurs. Ce texte reprend celui d'un article paru il y a quelques années au Japon et que son auteur avait soumis à la lecture de J. Proust. Voir la postface ci-après.

2. *Itinerario universal de Francisco de Javier*, Gobierno de Navarra, 2002, 2 vol. On trouve, t. II, p. 161-229, le reportage consacré à François Xavier au Japon par Francisco Javier de Esteban Baquedano.

3. *Itinerario*, t. I, p. 78.

Le triptyque japonais de Jacques Proust

MOTOICHI TERADA

Ce qui est le plus remarquable dans les travaux de Jacques Proust sur le Japon, c'est sa nouvelle approche qui redéfinit la rencontre culturelle entre l'Europe et le Japon. Sa méthode consiste à disséquer l'Europe à travers le Japon. Pourtant, les images reflétées par l'Europe au Japon sont en général trop floues pour qu'on puisse y déceler le macrocosme civilisateur. Ainsi la lecture de Proust doit-elle tenter de relier systématiquement à l'ensemble de l'Europe les traces subtiles qu'elle a laissées dans le prisme du Japon entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, tout en évitant des comparaisons arbitraires, quelles qu'elles soient.

Commençons par le chef-d'œuvre de son triptyque, *L'Europe au prisme du Japon*¹. Avant d'engager l'analyse, Proust présente sa méthodologie dans le *Prologue*. Il souligne tout d'abord le thème de l'ouvrage : ce n'est pas le Japon face à la civilisation européenne, mais « l'Europe au prisme du Japon ». Il critique ensuite la tendance à l'eurocentrisme qui existe dans les recherches occidentales, qui mettent trop souvent en avant les influences unilatérales de l'Occident sur le Japon. Cette critique est d'autant plus importante à nos yeux que ce même eurocentrisme apparaît parfois chez les Japonais : Ainsi, « l'introduction du christianisme – selon un certain spécialiste japonais de l'histoire des *kirishitans* (mot japonais pour dire les chrétiens avant la Restauration de Meiji) – joua un rôle de refus de la pensée traditionnelle, de présentation d'une nouvelle conception du monde et de l'homme, de libérateur spirituel du peuple aussi bien que de semeur de la connaissance scientifique et de l'esprit rationnel »². En revanche, ce qui est le plus important pour Proust, c'est de déceler les confessions de soi que provoque la lumière en traversant l'autre. Il considère que la lumière ne pourra qu'être égocentrique, aussi longtemps qu'elle restera en soi. L'Europe a donc besoin de l'autre pour se reconnaître. Cette thématique exige en retour de limiter l'objet de recherche à *la stratégie d'évangélisation des jésuites* ainsi

1. Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon*, Albin Michel, 1997. Pour en savoir le contenu plus détaillé, consulter ma note de lecture du livre, publiée dans *Cipango* 7, novembre 1998, p. 236-246.

2. Hiromichi Ebisawa, « Introduction », *Nihon Shisō Taikēi 25 Kirishitan-shō/Haiyashō*, Iwanami-shoten, Tokyo, 1970, p. 549 (en japonais).

Index des noms de personnes

- Aguesseau, Henri François d', 153
Agulhon, Maurice, 173
Albertan-Coppola, Sylviane, 97
Alexeev, Mikhaïl Pavlovitch, 19, 20, 21, 38, 39
Algarotti, Francesco, 132
Almeida, Luis de, 189, 194, 197
Althusser, Louis, 44
Andrade, António de, 189
Andrié, Jean Henri, 141, 149
Anesaki, Masaharu, 194
Anisson, Jacques II, 108
Anjirô, ou Yajirô, interprète, 182, 183, 184, 189
Aragon, Louis, 168
Argenville, Antoine Joseph Dezallier d' 159
Aristote, 177, 192, 201
Assézat, Jules, 6, 19
Autant-Lara, Claude, 179

Bakhtine, Mikhaïl Mikhaïlovitch, 50
Balzac, Honoré de, 156, 165, 168, 172
Banier, Antoine, 110
Banville, Théodore de, 168
Barthes, Roland, 179
Baudelaire, Charles, 168
Bayle, Pierre, 19, 61, 102, 105, 119, 121, 123
Belaval, Yvon, 35, 36
Bellin, Jacques Nicolas, 114
Benot, Yves, 93
Benrekassa, Georges, 8
Berelowitch, Wladimir, 133, 152
Bergier, Nicolas Sylvestre, 141
Bernini, Gianlorenzo, 108
Betskoï, Ivan, 137, 138, 139
Bianchi, Lorenzo, 102
Biasi, Pierre-Marc de, 166
Bitch, Olga Ivanovna, 19
Blanchard, Gilles, 103

Bléchet, Françoise, 100
Boffrand, Germain, 116
Bonnet, Jean-Claude, 10, 70
Borodavkine, Mikhaïl, 153
Bouchardon, Edme, 116
Boucher d'Argis, Antoine Gaspard, 114
Bougainville, Louis Antoine de, 54
Bourdieu, Pierre, 10, 173, 174
Bragefogne, Christophe-Bernard de, 121
Brot, Muriel, 8, 99, 145
Brucker, Johann Jakob, 6, 19, 61, 65, 98
Bruzen de La Martinière, Antoine Augustin, 133
Buffon, Georges Louis Leclerc, comte de, 60
Burja, Abel, 145
Burnet, Thomas, 123
Burney, Charles, 145
Burrhus, 68, 72
Büsching, Anton, 142, 145, 146, 150

Cahusac, Louis de, 111
Calvin, Jean, 115
Campbell, Glen, 44
Caron, François, 11, 192, 198, 199-201
Casini, Paolo, 61, 69
Cassirer, Ernst, 48
Catherine Ire, 131
Catherine II, 15, 61, 129, 130, 131, 133-139, 144, 147, 148, 149, 155
Cernuschi, Alain, 144
Cervantès, Miguel, 51
Chagall, Marc, 31
Chalmot, Jacques Alexandre de, 157, 159
Chamarat, Gabrielle, 10
Chambers, Ephraïm, 99, 100, 102, 121
Chamfort, Sébastien Roch Nicolas de, 156
Champfleury, Jules Husson, dit, 171
Champion, Claude, 114

Liste des contributeurs

Georges BENREKASSA, Université Paris Diderot (Paris VII)
Jean-Claude BONNET, CNRS, Université Paris-Sorbonne (Paris IV)
Muriel BROT, CNRS, Université Paris--Sorbonne (Paris IV)
Alain CERNUSCHI, Université de Lausanne
Gabrielle CHAMARAT, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris X)
Georges DULAC, CNRS, Montpellier
Beatrice FINK, Université du Maryland
Gianluigi GOGGI, Université de Pise
Shin-ichi ICHIKAWA, Université Waseda, Tokyo
Marie LECA-TSIOMIS, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris X)
Hisayasu NAKAGAWA, Institut international des hautes études de Kyoto
Madeleine PINAULT SØRENSEN, Musée du Louvre
Yoichi SUMI, Université Chubu, Nagoya
Frédéric Jacques TEMPLE, écrivain
Motoichi TERADA, Université de la ville de Nagoya
Ann THOMSON, Université Vincennes Saint-Denis (Paris VIII)
Ludmila WOLFZUN, Bibliothèque nationale de Russie
Piotr ZABOROV, Institut de littérature russe, Saint-Pétersbourg

Table des matières

Marie Leca-Tsiomis, Introduction	5
<i>Jacques Proust</i>	
Frédéric Jacques Temple, Un si court chemin	13
Ludmila Wolfzun, Lettres de Jacques Proust à Vladimir Lublinsky	15
Hisayasu Nakagawa, Jeunesse de Jacques Proust	33
Yoichi Sumi, Jacques Proust pédagogue	43
<i>Diderot et l'Encyclopédie</i>	
Georges Benrekassa, Fonction, rôle, voix : la philosophie du conteur	49
Muriel Brot, Diderot historien juge de lui-même dans l' <i>Essai sur les règnes de Claude et de Néron</i>	61
Gianluigi Goggi, Quelques remarques sur les contributions à l' <i>Histoire des deux Indes</i> à partir des <i>Fragments imprimés</i> du fonds Vandeul	81
Alain Cernuschi, La pratique concrète des encyclopédistes. Quelques perspectives sur l'étude des encyclopédies des Lumières	95
Madeleine Pinault Sørensen, Regarder les planches de l' <i>Encyclopédie</i> avec Jacques Proust	107
Ann Thomson, L'article « Unitaires » de l' <i>Encyclopédie</i>	119
Georges Dulac, La Russie d'une encyclopédie à l'autre 1751-1788	129
<i>L'Europe</i>	
Piotr Zaborov, L'œuvre d'Antoine-Léonard Thomas en Russie	151
Béatrice Fink, Le <i>Dictionnaire oeconomique</i> de Noël Chomel : un pot-pourri aigre-doux	157
Gabrielle Chamarat, Histoire et société dans la littérature romantique	165
Jean-Claude Bonnet, Lire Colette avec Jacques Proust	175

Le Japon

Shin-ichi Ichikawa, <i>Deus</i> n'est pas un <i>kami</i> ou essai sur Xavier avant son arrivée au Japon et sur <i>Deus</i> traduit en japonais par <i>Dainichi</i>	181
Motoichi Terada, Le triptyque japonais de Jacques Proust	191
Index des noms de personnes	203
Liste des contributeurs	209